

# UNE CLINIQUE PAR L'AMOUR

*Karim Kouidri, Psychologue  
clinicien de L'Aleph.*

L'Aleph : L'association lacanienne d'entraide psychologique et des humanités. *Lacanienne* ?! Qu'est-ce que ça veut dire ? Disons que nous prenons pour référence l'enseignement de Lacan, à partir de son retour à Freud, au moins sur le plan de la clinique. C'est-à-dire pour penser et orienter notre pratique. Bon... ! Une fois dit ça... il reste quand même à le démontrer et à dire pourquoi. En quoi la psychanalyse peut-elle être une boussole ? Vous pouvez chercher d'ailleurs, aucun d'entre nous n'est psychanalyste ! Mais, sommes-nous au moins de pauvres psychologues ? Au sein de nos dispositifs de parole, émerge-t-il un peu du discours de l'analyste ? Ceci a son importance, surtout si notre pari est de rendre accessible au précaire, au pauvre et/ou à l'exclu, un espace d'où puisse émerger un lien social différent.

J'ai choisi d'attraper aujourd'hui le pourquoi de l'Aleph et de la psychanalyse pour les précaires, à partir de la question de l'amour. En effet la notion de transfert est centrale dans la clinique inventée par Freud. Le fil directeur de mon intervention sera alors le suivant : qu'est-ce qui fait la spécificité d'une clinique qui en passe par l'amour ? Pourquoi peut-on la penser comme traitement possible du rapport d'un sujet à sa précarité ? Attendez-vous quand même à quelques arabesques....Je vais commencer avant tout par dire quelques mots sur l'Aleph.

Nous permettons à des personnes en situation de *précarités* de bénéficier de consultations psychologiques gratuites, sur l'ensemble du département. Consultations assurés par des cliniciens rémunérés. Nous sommes également engagés sur un travail de soutien auprès de différents groupes de professionnels et nous tentons de réaliser une mission de partage et d'échange par l'intermédiaire de journées comme celles-ci. Je suis obligé de préciser aussi que nous avons une particularité. Elle ne manque pas d'étonner nos partenaires : nous n'avons pas de local ! Nous réalisons donc les entretiens cliniques dans des bureaux mis à notre disposition, après convention, par différentes institutions : Hôpitaux, CCAS, MDA. Peut-être trouve t'on là un moyen d'être au cœur de la cité... Plus près du précaire, de l'exclu, du pauvre ?

L'Aleph : sans mur mais pas sans (*a*)mur ? À savoir que l'(*a*)mur, c'est un des noms donné par Lacan à l'amour. Il reprend ça d'un poème de Tuda<sup>18</sup>. Une manière d'indiquer qu'entre l'homme et la femme il y a un mur. Plus généralement, ça nous donne une idée de l'amour comme fait de culture. Mais ayant à voir avec le Réel. Le Réel étant défini par Lacan comme l'impossible : impossible à symboliser et à imaginer. Je vais peut-être dire quelques mots là-dessus.

Les thèses de Lacan et de Freud sur l'amour, les amours, sont multiples. Mais elles reviennent toutes, à mon sens, à pointer du doigt l'impossible sur lequel ils reposent. Par exemple, Freud dans *Malaise dans la civilisation*, abordera la notion d'*Éros* en la définissant comme un « amour plein », une force unificatrice. Précisant que « le fond de sa nature » étant « le destin que plusieurs individus ne fassent qu'un »<sup>19</sup>. Ce que Lacan appellera lui, « la fusion qui du deux fait l'Un »<sup>20</sup>. Heureusement, *Thanatos* est là, lui, pour « réduire à la poussière »<sup>21</sup> en tant que véritable destructeur des liens. Il y a donc quelque chose chez le sujet qui objecte à sa confusion dans l'Autre. Mais l'Autre avec un grand A, c'est aussi le lieu du sens et du langage qui nous préexiste. Nous avons là peut-être la première des précarités subjectives. Une précarité qui ne dépend pas de critères économiques. L'humain parce qu'il est parlé et parlant, ne peut se dire qu'avec les moyens du langage. Mais celui-ci par définition ne peut tout dire. Le mot n'est pas la chose ! Le sujet ne peut alors s'y retrouver que représenté. Le *parlêtre* est alors divisé, car il y a un reste à l'opération de ce que nous appellerons la castration par le langage. Donc, en même temps une tendance du sujet le pousse à se fondre dans l'Autre, et en même temps quelque chose y objecte, réalisant un impossible. L'amour est alors un dire, il dit l'impossible de faire un, à deux. Il y a de l'*Un* tout seul, de l'*Un* incomplet. C'est l'expression réussie de son ratage. Et c'est justement le sexuel, chez l'humain, qui doit être compris comme à l'origine de l'impossible « con-fusion ». D'où le fameux « il n'y pas de rapport sexuel » lacanien. Nous voilà sur les traces d'une précarité universelle.

Cette thèse est très palpable : *Tu as changé* ! C'est bien ce qu'on dit quand l'Autre devient tout à coup dérangeant. Quand émerge le réel de l'Autre, ça fout la *zizanie* dans le couple. La jouissance de l'Autre apparaît tout à coup radicalement Autre et peut venir séparer les amants. Eux qui se fantasmaient jusque-là d'être : « accolés, mués comme la cire » comme dit Léo Ferré<sup>22</sup>. Les modalités de jouissance de chacun, en tant qu'elles ne peuvent se rejoindre, seraient le point irréductible d'une singularité ? Ça ne *con-verge* pas, comme dit notre président ! Pas François Hollande, celui de

18Lacan J., *Le Savoir du psychanalyste*, séminaire inédit, leçon du 6 janvier 1972.

19Freud S., *Malaise dans la civilisation*, Ed. Payot Rivage. 2010, p20

20Lacan J., *Le Séminaire Livre XX*, Encore, Ed du Seuil, p86

21Id.

22Ferré L., *À Toi*, In *Poètes, vos papiers*, 1967.

l'Aleph... Pierre Bruno démontre ça dans une formule heureuse : « si vous faites l'amour avec un homme ou une femme, vous ne pouvez jouir à sa place, pas plus que lui ou elle ne le peut à votre place ». <sup>23</sup>

Ça veut dire surtout que ce que rencontre le sujet c'est avant tout sa jouissance et non l'Autre. Quand on tombe amoureux, il peut y avoir alors un effet de savoir. L'être du sujet tombe sur un os, un réel, et en même temps se réactualise à lui son manque à être. Y en a à qui ça arrive une fois, et puis ils passent leur vie à chercher leur moitié par exemple. C'est ça tomber amoureux, ça peut réactualiser le trou dans le savoir. Faire sauter le bouchon, à l'endroit d'où le sujet est une énigme pour lui-même. On peut aussi placer l'autre, celui qu'on rencontre, comme nouveau bouchon. Comme solution. Voilà un peu quelques contours de ce que serait le Réel de l'amour. Du coup, doit-on entendre l'amour comme la métaphore d'une précarité subjective structurelle ?

Je vais maintenant m'arrêter un instant sur le discours capitaliste. Le discours qui domine l'organisation du lien social aujourd'hui. Regardons le sort qu'il réserve à la pulsion de mort et au sexuel. Ça donne entre autre, il me semble : du beurre sans beurre... des cigarettes sans tabac... la vie sans la mort et bien entendu, du sexe sans sexe. Tandis que sur le versant de la rencontre amoureuse, qu'il marchandise : les impératifs contemporains font miroiter au sujet l'absence d'impossible. On pourrait formuler ça ainsi : « Ton mec ou ta nana te fait chier, t'emmerde pas ! Y'en a plein le marché. Sinon, Adopte un mec... ». Le site de rencontre propose de choisir l'autre selon des critères préétablis et dit en creux que c'est possible... oui, c'est possible de ne pas rencontrer de réel. Il attribue le ratage de l'amour à un problème de choix de partenaire, à un éventail trop restreint de rencontre. Opérant ainsi un rejet des choses de l'amour comme disait Lacan. L'impossible comme fait de structure est éludé. Est-ce que cela ne revient-il pas à laisser le sujet livré à sa précarité constitutive ? Nier la précarité du sujet, c'est le renvoyer à une solitude *irracrochable* au lien social, à mon sens. Une solitude insupportable ? Peut-être que Francis Ancibure nous en dira quelques mots demain...

Quid alors de la question du désir du sujet, de la reconnaissance de sa nature par le sujet lui-même ? Si la dépression est en quelque sorte une *panne* du désir, il n'y a rien d'étonnant à la considérer comme le mal du siècle. Pareil pour toutes les pathologies de la consommation. Certains sujets, par leurs symptômes, tentent d'objecter au discours dominant, à corps perdu parfois, jusqu'à la mort aussi. Pensons aux toxicomanes dont Slavka Balat nous montrera comment ils tentent de répondre de la question du manque dans la chair. Pensons aussi à certaines anorexiques qui revendiquent *le rien* inhérent au désir. Pour résumer, rien dans le discours ne pousse le sujet à s'expliquer et à soutenir son manque à être, de structure. Le désir est annihilé devant les objets alléchants du marché, proposés comme objets de jouissance. Et dont le sujet pense pouvoir se compléter. Ça crée de l'individu ça, un sujet complété de son plus-de-jouir. La question que je me pose alors est : N'avons-nous pas à faire aujourd'hui à une précarisation du sujet ? Voire, double précarité ? ou si vous préférez : *précarisation de la précarité* ? À savoir aussi, si ça vaut pour le capitaliste lui-même ? À moins que celui-ci traite sa précarité par l'exploitation de la précarité de l'autre ! Aujourd'hui il n'y a pas grand-chose pour aider un sujet à faire lien social, à partir de la castration. Il se retrouve ainsi plus prolétaire que jamais. N'y a t-il pas ici un enjeu politique dans le travail auprès des précaires, voire de tout sujet, à offrir une autre modalité de lien social ? Une modalité qui encourage le sujet à s'expliquer avec sa manière bien à lui d'être précaire et d'en répondre ?

Justement, qu'en est-il de l'amour dans le cadre de la clinique ?

Quand il s'agit d'un sujet qui adresse sa souffrance à un clinicien, Freud parlera d'amour « de transfert » <sup>24</sup>. Lacan précisera qu'il s'agit d'un « amour qui s'adresse au savoir » <sup>25</sup>. Un amour qui vise l'être du sujet. Une personne s'adresse à une autre parce qu'elle suppose qu'elle peut répondre de son manque à être. Le sujet pense que le psychologue en sait quelque chose de ce qui lui arrive : qu'est-ce que j'ai ? Comment je peux faire pour que ça aille mieux ? C'est peut-être là que la référence à la psychanalyse est précieuse, car bien entendu il n'y a pas qu'au psychologue que ça s'adresse. Je pense à une patiente d'une quarantaine d'année, que je rencontre à l'Aleph.

Mme S vient, lors des premiers entretiens, avec une plainte que je résumerais ainsi : « Je suis sous l'emprise de mon conjoint ». Homme avec lequel elle est pacsée depuis 5 ans mais qu'elle connaît depuis plus de 20 ans et avec qui elle a eu une fille. Alors que la suite permettra de distinguer revendication et persécution, sur un plan diagnostique. Elle me raconte comment elle adresse sa souffrance un peu partout : aux commerçants de son quartier, au voyant, à sa voisine, à ses amis, etc. Tous défaillants, surtout les hommes, quand il s'agit de lui apporter une réponse qui lui convienne. Partout, elle cherche chez l'Autre un témoin de ce qui lui arrive, obtenir aussi de lui qu'il valide et entérine son statut de victime. Elle finira par en conclure, après avoir vu une émission télévisée, qu'elle est aux prises avec un de ces fameux « pervers narcissique » ! Faut faire attention parce que ça court les rues en ce moment ! Pas d'exception naturelle pour moi. Elle vient me convoquer à la même place que ces autres témoins, mais pointe aussi leurs inconsistances. C'est-à-dire que tout le monde lui donne des conseils et lui explique qu'elle devrait quitter cet homme. Ça l'énerve et elle finit par rompre le contact. Elle n'est pas entendue comme elle le souhaite ! Je l'interroge alors sur la fonction que ça a pour elle, de parler de sa situation comme ça. Surtout si les réponses qu'elle récolte l'embarrassent autant. Cette intervention la saisit ! Réaffirmant dans le même temps l'offre que réalise nos rencontres : c'est peut-être là qu'elle peut venir parler de ce qu'il lui

23 Bruno P., *Le ratage de l'amour*, In Deux l'amour, Séminaire de l'APJL. 11 janvier 2009

24 Freud S., *Observation sur l'amour de transfert*, 1915.

25 Lacan J., *Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des Écrits*, dans Autres écrits, p.558.

arrive. Il me fallait éviter surtout de faire série avec le médecin, le voyant...Condition inaugurale pour qu'elle puisse mettre sa division subjective au travail.

Le supposer, ce savoir, dont je parlais tout à l'heure, ça peut s'adresser aussi bien au boulanger qu'au voyant. Mais ça aurait pu être l'amant, Dieu, la science, etc. Quoi que le boulanger.... C'est un peu différent. Qu'est-ce qui fait donc advenir une clinique spécifique ?

J'aurais tendance à dire que ce ne sont ni les diplômes ni le statut social. Mais bien la manière d'en répondre de cette place que l'autre nous accorde. Justement comment se doit d'en répondre celui qui se réfère à la clinique freudienne ?

La position de celui qui s'oriente de la psychanalyse ne peut être déterminée qu'à partir, je dirais, de la croyance en l'inconscient. C'est-à-dire croire que le sujet qui s'adresse à lui dispose d'un savoir, qu'il ignore et qui le détermine à son insu. C'est sûrement ce point-là qui oriente le clinicien, dans la position qu'il va occuper et par conséquent celle à laquelle il convoque le patient. Changement de discours possible à partir de là ! Fraternité naissante entre « les fils du discours »<sup>26</sup>. Nous prenons donc en compte le sujet comme sujet de l'inconscient, assujéti à ses lois et déterminé par celles-ci. La dimension politique de l'acte clinique se révèle. Une clinique du sujet, non de l'individu ni de la personne. Au plus près du cas par cas. Parce que, je crois, à chacun son symptôme pour répondre de sa division, de sa précarité subjective. Cette place que l'autre nous accorde, le risque est de l'usurper. Les *coachs* en tout genre en savent quelque chose, tout comme le gourou, voire certains thérapeutes. La dimension éthique de l'acte clinique est convoquée. Et l'éthique du *Bien dire*, celle de la psychanalyse, n'est pas du tout un *dire le Bien*.

Le transfert, c'est aussi et principalement du côté du clinicien vers le patient qu'il se trouve. Le clinicien fait du sujet qu'il reçoit, un sujet supposé savoir et assume dans le même temps une certaine pauvreté, un désir. Seule cette position peut garantir le cas par cas, ce qui du singulier nous enseigne. Et l'analysant, le patient, lui, peut construire au fur et à mesure de ses associations, un savoir nouveau sur lui-même. Tout en déployant les différentes aliénations qui le déterminent. Quelque chose peut alors s'écrire, à partir du rêve, de l'acte manqué, du lapsus.... du symptôme. Et c'est ici que repose un traitement possible du rapport du sujet à sa précarité !

En gros, nous permettons à un *parlêtre* de questionner la manière dont il traite et jouit de l'énigme qu'il est pour lui-même. Mais ça demande quand même, à partir de l'amour qu'il adresse au savoir, de l'aider à constituer un symptôme. C'est-à-dire une difficulté sur laquelle il puisse s'appuyer pour interroger sa division, ce qu'il est comme précaire, voire comme exilé. Ça demande aussi pour le clinicien d'avoir une conception du symptôme qui n'a rien à voir avec le dysfonctionnement ou l'erreur d'encodage. Mais plutôt comme manifestation de l'inconscient. Et peut-être que nous pouvons aussi appréhender, à partir de là, différemment ceux qui n'ont pas d'autres solutions que de vivre précaire.

Pour résumer, je pense que le travail clinique référé à la psychanalyse utilise l'amour comme un moyen de renversement ou de basculement discursif. Et peut permettre ainsi l'émergence d'un lien social qui réinjecte de la castration, sans être un discours du Maître. Cela n'est possible à mon sens qu'à condition que l'amour qui est en jeu, ne soit pas l'amour narcissique. Ça n'a rien à voir avec le commandement chrétien : « aime ton prochain comme toi-même ». Car *l'humanité*<sup>27</sup> a ceci pour principe de venir boucher le trou de l'autre sous couvert d'avoir une idée préalable de ce dont il souffre. Et donc, en conséquence, de ce qui est bien pour lui. De vouloir son bien... féroce ! Jusqu'à faire taire sa radicale Altérité.

Un décalage s'est opéré pour Mme S, notamment à partir de mon intervention. Un accrochage au transfert a lieu, à partir de là. Elle en vient à dire qu'elle n'est peut-être pas obligée de se présenter à l'autre, systématiquement, au travers de sa difficulté. Et de concentrer ça sur nos rencontres. Une première modification sur le plan de la jouissance peut-être ? En tout cas, elle valide l'idée qu'il s'agit d'un endroit où elle est entendue différemment. Mais la mise au travail, il me semble, tient encore à autre chose. Je dirais, au fait d'avoir orienté nos rencontres à partir de l'idée que l'identification, « être une femme victime d'un pervers narcissique », fonctionnait chez Mme S comme bouchon de sa division. C'est ainsi qu'à l'endroit de sa théorie, j'usais du silence. Là où elle se plaint d'être aliénée à son conjoint pervers, je tente aussi à un moment de l'interroger sur sa position à elle. Quel rôle pense t-elle jouer dans ce qui lui arrive ? Comment explique t-elle qu'elle soit restée avec cet homme pendant 20 ans ?

Ce qui lui aura permis de faire émerger une plainte différente : « Pourquoi je n'arrive pas à me séparer d'avec mon conjoint, alors que cette situation me fait souffrir ? ». Elle me l'adresse, cette question, et me suppose un savoir. Mais dans la manière dont elle formule cette nouvelle plainte, on entend qu'elle porte maintenant sa division à mon adresse, tout en la reconnaissant. Pourquoi, elle, elle n'arrive pas à poser l'acte qui soi-disant la libérerait. En effet, sa position la plonge depuis un certain temps dans une vraie précarité économique. Elle ne peut plus payer les factures de l'appartement du couple et doit demander de l'aide aux services sociaux. Son ami lui, est parti du domicile un jour en prétextant devoir momentanément s'occuper de sa sœur handicapée. Il n'est jamais revenu vivre avec elle. Il ne la traite plus comme « sa femme », ne l'appelle que pour lui parler de l'appartement. Mais, jamais il n'évoque une séparation qui pourtant dans les faits est bien là.

<sup>26</sup>Valas P., *De la jouissance et des discours*, site internet [www.valas.fr](http://www.valas.fr), février 2011

<sup>27</sup>Lacan J., *Télévision*, 1973

« Je ne sais pas ce que je dois dire », voilà aussi comment elle avait pris l'habitude de commencer les entretiens. Je lui demande pourquoi elle emploie le mot « doit ». Dans un second temps, je lui fais la proposition de dire ce qui lui passe par la tête. Elle accepte le principe de l'association libre d'idées. Petit à petit, elle entend que quelque chose se dit d'elle, de plus, quand elle parle. Je l'y invite... à entendre ce qu'elle dit. Elle est parlée ! Mme S condescend petit à petit à se laisser enseigner par son inconscient, sûrement à partir du fait que je lui en suppose un. Elle pourra ainsi égrainer quelques signifiants maîtres de son histoire, et les reconnaître comme autant de points d'aliénation. Mais aussi aborder les identifications inconscientes qui prennent part au symptôme actuel et qui lui ont servies jusque-là à répondre de l'énigme de la femme. La question de ce qu'est une femme finit par arriver au premier plan des entretiens. Voilà peut-être ce que venait recouvrir la première identification. Elle se surprendra au final à avouer dans un mi-dire, l'amour qu'elle éprouve encore pour son conjoint parti déjà depuis plus d'un an. Et le fait que son désir, à lui, s'est tourné vers une autre femme, plus jeune d'une bonne dizaine d'années. Elle a découvert ça sur *Facebook* il y a déjà un certain temps, mais n'avait jamais évoqué ce fait en séance.

Et la voilà, maintenant, qui adapte son mode de vie en assumant le choix qu'elle fait de ne pas entamer de procédure. Disons qu'elle prend le temps d'interroger sa position dans l'existence. Elle a trouvé un endroit pour ça. Sur le plan clinique, les choses sont ramenées de son côté. Récemment, alors qu'elle interroge encore sa passivité face à la situation. Du fait qu'elle n'avance pas, qu'elle continue à faire comme si de rien n'était. Je lui demande pourquoi pense t'-elle, qu'elle doit absolument faire les démarches d'annulation du Pacs (qu'elle considère comme un mariage) ? L'aidant ainsi à questionner ce qui détermine sa logique, les idéaux du moi en jeu peut-être. Et à interroger son positionnement tout comme sa jouissance. Ça la met au travail... jusqu'à s'arrêter un jour sur une question précise : « pourquoi je ne peux pas quitter cet appart ? ». Il appartenait à une dame qui l'aimait beaucoup et lui avait donné un surnom. Pas n'importe lequel. J'interromps l'entretien et relève le signifiant en question.

La séance suivante, Mme S vient avec un rêve. Oui, maintenant elle rêve, ou plutôt elle leur prête un intérêt. Pas sans que je lui soumette l'idée, quelques séances plutôt, que ça pouvait en avoir un. J'isole alors, dans celui qu'elle évoque, le terme « à-part ». Elle s'y arrête. Émerge un souvenir : l'appartement dans lequel elle était enfant, avec sa tante, le jour où son père revient avec un nouveau-né dans les bras, sa sœur. Elle avait été tenue « à l'écart » dit-elle, sans comprendre pourquoi. Elle avait 5 ans et n'avait pas compris que sa mère était enceinte ! Comment a t'-elle pu ne pas voir la grossesse de sa mère ? Je lui pose la question. Quelque chose s'ouvre... la mort du grand-oncle d'Algérie, ses funérailles. La maladie, « non parlée » de son père souvent absent car militaire de carrière. Elle finira à ce propos par reconnaître que sa mère lui en avait parlé, mais qu'elle n'avait jamais voulu en savoir plus. Son décès à ses 15 ans l'a fortement marqué, et aura pour conséquence une période durant laquelle elle renoncera à une certaine féminité, une futilité de la mascarade car « on finirait tous dans une boîte ». Mme S dira alors en séance : « La mort: je ne la comprends pas ! Pourtant je suis une juive croyante », « A chaque fois que quelque chose est triste, je fais comme si ça n'existait pas ». Je crois qu'elle commence à toucher du doigt qu'il y a quelque chose qui se répète et qui semble tenir à sa modalité de traitement du réel. Sa manière d'être précaire face aux questions fondamentales de l'existence comme les repérait Michel Lapeyre : la question de la femme, du père et de la mort<sup>28</sup>. Pour ce qui est d'en répondre autrement de sa précarité, il faudra sûrement encore un certain temps et des tours de plus, pour qu'elle puisse mesurer ses modalités singulières de jouissance. Peut-être même que ce travail-là, elle le fera ailleurs, mais le premier pas est fait !

Voilà, j'espère avoir contribué à témoigner de la manière dont à l'Aleph nous tentons d'inscrire notre travail auprès des précaires. Chacun à partir de son désir bien sûr, mais soucieux malgré tout de l'articulation de la clinique et du politique, comme d'autres avant nous.

Ne tentons-nous pas au final, en nous orientant de cette clinique qui naît par l'amour, de permettre à ceux, dont la précarité psychique prend corps parfois dans la précarité économique et/ou sociale, de commencer à prendre cette précarité à leur compte ! Seule façon pour un sujet de pouvoir en soutenir quelque chose... à partir de sa singularité, voire d'inventer une manière différente d'en répondre.

---

28Lapeyre M., *Clinique freudienne : cinq leçons*, coll. Anthropos.